

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7° - (1) 45 51 34 14

9 et 10 septembre 1995 au Struthof-Natzweiler



Si vous n'avez pas pu assister à la manifestation de commémoration du cinquantième anniversaire de la libération des camps nazis sachez que la cérémonie au camp du Struthof-Natzweiler a voulu et a réussi à évoquer l'apocalypse concentrationnaire.

Sur ce seul site français de mort programmée, sur une colline de l'Alsace verdoyante, s'élève une flamme de pierre marquée de l'empreinte d'un corps émacié, symbole des disparus.

Un oratorio, composé par M. Manouvrier sur un poème du Dr Léon Boutbien, président de la Commission exécutive du Comité national du Struthof, a rappelé le tragique de la vie quotidienne du camp, en présence de Monsieur Pierre Pasquini, ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre. Au cours de cette veillée émouvante par son recueillement, la flamme du souvenir a surgi, entourée de tous les drapeaux représentant le sacrifice des hommes et des femmes de nationalités diverses, morts pour la liberté ; puis elle a été transmise de mains en mains dans un relais de flambeaux auquel des jeunes ont tenu à participer.

Le dimanche, le Premier ministre, Alain Juppé, a participé à la manifestation du cinquantième anniversaire. Une prière œcuménique à trois voix a été récitée devant une foule recueillie et émue, transmettant un message de fraternité et de solidarité. Le *Chant des Partisans* et le *Chant des Marais* ont conclu la cérémonie.

Faisons que l'extinction de la flamme du cinquantième anniversaire ne soit pas suivie d'un oubli, mais bien au contraire d'une ouverture sur l'avenir et que les jeunes assurent le souvenir de la mémoire des aînés.

Dr Annette Chalut

Visites de Jeunes au Struthof

Suite à des voyages organisés pour des lauréats du Concours National de la Résistance et de la Déportation par nos déléguées de l'ADIR, Yvette Kohler (Loiret) et Jacqueline Fleury (Yvelines), nous sommes heureuses de publier des extraits de lettres reçues de ces jeunes après leur visite du camp du Struthof-Natzweiler.

Le voyage que je viens d'accomplir en Alsace avec d'anciens déportés et d'autres lauréats me persuade encore davantage de l'importance que revêt le Concours de la Résistance et de la Déportation.

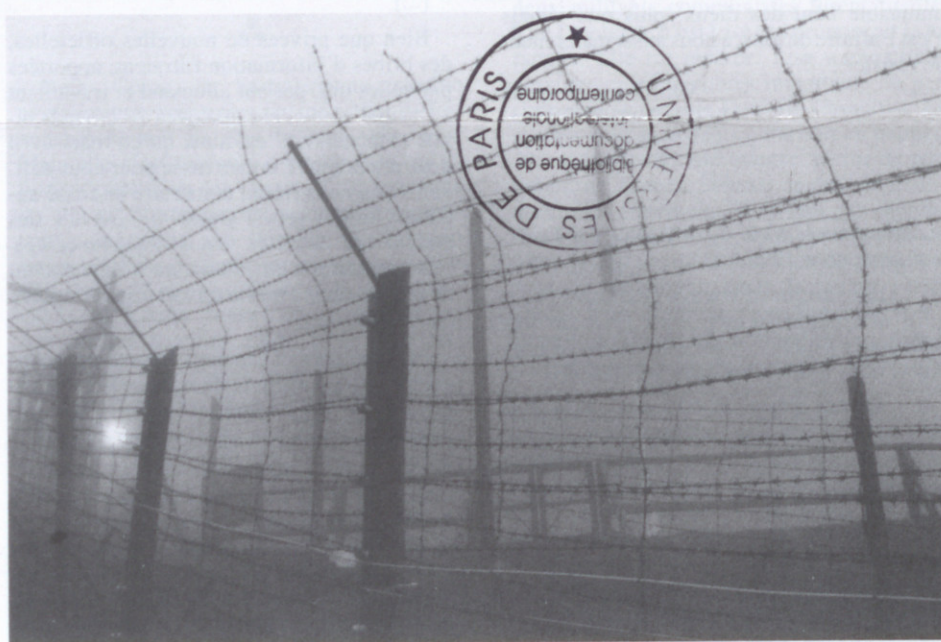
Nous avons partagé pleinement toute l'émotion de ces anciens déportés ayant accepté de retourner aux portes de l'univers concentrationnaire, ces hommes et ces femmes qui, marqués dans leur chair, se sont donnés pour objectif de transmettre le savoir nécessaire contre l'oubli, indispensable pour la paix.

Des liens d'amitié se sont de suite tissés entre ces « anciens » pleins d'amour et d'espérance, et la nouvelle génération que nous représentons, joyeuse et en même temps

attentive, consciente qu'à son tour elle a un message à transmettre.

Beaucoup de questions ont été posées, les anciens y répondaient toujours avec précision, n'hésitant pas à parler de souvenirs douloureux, sachant combien la transmission de la connaissance est primordiale. Plus que des paroles, ce furent parfois des regards qui s'échangèrent, criant de vérités qui en disaient eux aussi très long...

La visite du camp du Struthof m'a laissé un souvenir impérissable. En faisant mes premiers pas à l'entrée du camp, je me suis souvenu de cette phrase d'Eugène Marlot, un rescapé du Struthof : « De la sueur, des larmes et du sang, il y en a partout ici : sous chaque grain de sable, sous chaque brin d'herbe, sous



Natzweiler KZ, barbelés près du Struthof, France. Photo extraite du livre *Dans le Silence des Camps* par Erich Hartmann, Ed. la Martinière, 1995, Paris.

4° R. 4616

chaque pas du visiteur. Partout ! » La mort était partout sous nos pieds, marcher ne devenait plus un geste automatique, d'une certaine manière on pouvait sentir la présence lourde de la mort.

La visite m'a marqué par l'aspect terriblement humain du camp. La réalité concentrationnaire est en effet celle d'hommes, qui par désir d'en tuer d'autres, ont mis en place une technique appropriée. Tout l'aspect théâtral des livres et des films ici n'existe plus, ne reste qu'une réalité simplement humaine, terriblement humaine. Une autre chose m'a frappé : au sein du camp on ne peut plus parler de génocide, mais plutôt de millions de meurtres, tant la mort prend un aspect individuel tout à fait impressionnant. La souffrance fut elle aussi individuelle, il faut tenter de rendre à la mort son côté personnel, ce qui, pour les jeunes que nous sommes à longueur de journées gavés par des scènes de violence, est bien difficile...

Le message était donc ici très clair, au milieu de cette belle forêt, nous avons compris combien l'homme capable de bâtir de grands édifices pouvait s'avérer être aussi un tueur monstrueux vis-à-vis de ses semblables, capable de mettre en place un plan d'extermination effrayant dans la précision de ses détails, et pathétique dans toute son efficacité.

L'objet du voyage était donc grave, pour autant l'atmosphère fut aussi joviale, et les moments de rire furent très nombreux. Ce voyage est une parfaite réussite en ce sens que le message porté par les anciens déportés fut totalement compris : ne jamais oublier, et pousser l'Histoire, dont nous sommes les moteurs, vers des épisodes moins tragiques qu'il y a 50 ans.

Si j'avais à attendre quelque chose de ce Concours, alors ce serait cela, ce voyage, terrible de vérité. A nouveau je remercie ces anciens qui luttent contre l'oubli. Car oublier, c'est périr. Qu'ils sachent que leur message a été bien compris, la liberté n'est pas un bien immuable béni des dieux, plus que jamais c'est l'affaire de tous, à nous aussi maintenant de résister !

Guillaume Desgens
Lycée Pothier, Orléans



*Ecrit dans le train de Strasbourg à Paris,
le 3 septembre 1995.*

... Mais surtout ce voyage m'a émue parce qu'il m'a permis d'ouvrir les yeux sur des faits dont l'actualité (prodigue en récit d'horreurs) nous a parfois rendus indifférents.

(...) Le fait d'être sur les lieux a vraiment changé mon approche du problème, je me sentais plus concernée, etc. Cela m'a permis aussi de relativiser, de réaliser la chance que j'ai, et d'apprécier la valeur de la vie. Il est parfois dur de s'imaginer ce qui dépasse notre entendement et ce que nous n'avons pas vécu, mais ce voyage a réduit la distance entre ces deux périodes et ces deux états d'esprit (...).

Mais surtout votre force à vous deux (et au déporté du Struthof), votre mémoire toujours présente, que vous tenez à transmettre, l'es-

prit de fraternité très fort que vous avez toujours conservé envers vos camarades, et enfin cette dignité et ce courage qui fait de vous des vrais hommes, de grands hommes.

(...)

Elise de la Croix (17 ans)
Elève de 1^{re}
Lycée Hoche de Versailles



*Saint-Germain-en-Laye, le 6 septembre
1995*

... Le Camp de concentration du Struthof que nous avons visité nous a permis d'imaginer ce que vous avez vécu ainsi que vos camarades. J'ai ressenti alors des pincements au cœur, des sentiments de dégoût et de haine envers le système concentrationnaire. Les larmes nous montaient aux yeux. Notre silence était un signe d'incompréhension devant une telle horreur, mais aussi la profondeur de notre recueillement.

Mais ce qui m'aura le plus marqué et le plus touché, vos témoignages.

En effet, vous avez su décrire ce que vous avez vécu. Nous avons pris conscience par ces témoignages poignants, émouvants de ce qu'était la réalité du système concentration-

naire nazi. Ce que j'ai admiré le plus : votre courage, votre simplicité à raconter une expérience inimaginable. Vous nous avez dit que vous reteniez avant tout les liens de solidarité qui vous unissaient à vos compagnons de malheur – c'est tout simplement admirable.

Pour finir, en vous remerciant pour ce voyage, je vous encourage à continuer votre action à témoigner, en faisant découvrir ce que vous avez vécu, vous donnez à tous une formidable leçon de vie.

Je parlerai de ce voyage à tous ceux qui m'entourent et contribuerai ainsi, à ma façon, à faire en sorte que tout le monde soit au courant et qu'on n'oublie jamais.

Emmanuel Gaveau
Elève de terminale
Lycée Notre-Dame, St-Germain-en-Laye



Thèmes proposés pour la session 1995-1996 du Concours national de la Résistance et de la Déportation :

Classes de 2^{nde}, 1^{re} et Terminales : Être jeunes dans les « années noires » 1940-1945.

Classes de 3^e et lycées professionnels : Les jeunes dans la Résistance.

RETOURS

Neubrandenburg

A Neubrandenburg, camp dépendant de Ravensbrück, le travail consistait en transport de matériaux de construction : briques, sacs de ciment, emplier de sable des wagonnets, les pousser, les vider et revenir... pendant douze heures par jour.

[...]

Bien que privées de nouvelles officielles, des bribes d'information filtraient, apportées par celles qui, parlant allemand et travaillant à l'usine, côtoyaient quelques Allemands civils (Meisters). C'est ainsi qu'en mars-avril nous attendions l'armée russe pour nous délivrer et on nous faisait construire un fossé antichar dirigé vers l'Ouest. Il arrivait des convois de déportés venus d'autres camps. Les restrictions en nourriture s'aggravaient de plus en plus. Mais le travail restait toujours aussi harassant.

Pourtant fin avril on pouvait noter un changement dans l'attitude de nos gardiens devenus un peu moins durs, et le 27 ils nous remettaient en colonne par cinq pour évacuer le camp.

Ceci fut particulièrement pénible en raison d'abord de notre état de faiblesse, du froid, du manque d'alimentation. Notre colonne s'est trouvée mêlée aux prisonniers de guerre, aux Allemands qui fuyaient à l'approche de l'armée russe, abandonnant leurs biens et leurs maisons. Les gardiens qui nous encadraient se débarrassaient petit à petit de leurs vêtements militaires pour se mélanger aux civils.

Après une marche de trois jours, épuisées, nous avons quitté la colonne par petits groupes à la faveur de la nuit et nous nous sommes retrouvées une vingtaine dans une prairie au bord d'un étang, par un épais et froid brouillard. Ceci à une distance de la route qui nous mettait un peu à l'abri.

Au petit matin, nous nous sommes dirigées vers un bois et avons alors rencontré un prisonnier polonais qui travaillait dans une ferme à proximité. Comprenant que nous avions besoin de tout, il nous a montré un champ dans lequel il avait, les jours précédents, semé des pommes de terre, et fait cadeau d'une allumette. Nous avons déterré les pommes de terre et allumé un petit feu à l'abri. Les pommes de terre ont cuit sous la cendre et composé notre premier repas en liberté. Repas bien léger car nous n'avions pas pu, avec nos seules mains arracher assez de tubercules pour calmer une faim de plusieurs jours.

Après plusieurs jours dans ce bois, nous nous sommes réfugiées dans une gare abandonnée – Kraz – où nous sommes restées livrées à nous-mêmes, nous nourrissant de ce que nous trouvions dans les maisons vidées de leurs occupants mais surtout savourant la possibilité de nous laver convenablement après avoir fait bouillir nos tenues rayées pour les débarrasser de leur crasse et surtout des poux qui nous envahissaient au camp.

Arrivée des Russes

Ceci pendant une quinzaine de jours au bout desquels nous avons vu arriver des prisonniers de guerre français qui recensaient les

déportés afin de les regrouper en vue d'organiser leur rapatriement. Le lendemain, ils revinrent avec des véhicules militaires et nous ramenèrent à Neubrandenburg où nous trouvâmes la ville bombardée et aux mains des Russes. Pendant les quelques jours qui suivirent dans une caserne, les prisonniers français qui l'occupaient se sont chargés de notre subsistance jusqu'au jour où nous avons été transportées par des camions russes jusqu'à la ligne de jonction américaine et russe à Schwerin où nous avons trouvé les premiers éléments militaires français.

Notre retour s'est effectué tantôt par camion, tantôt en train pour nous retrouver dans nos familles le 29 mai.

Paulette Gatignon (47347)

Ce récit a été dicté en février 1995, son auteur avait alors 86 ans. Notre camarade Yvette Raymond nous écrit :

« Nous étions ensemble, mais j'ajouterais cependant un souvenir personnel. On m'avait incisé un abcès dans le bas du dos, juste avant d'évacuer le camp. En cours de route, l'humour s'est écoulée et les poux se sont réfugiés dans la cavité. Des camarades ont trouvé du schnaps qui a servi à nettoyer les plaies... Je me revois à genoux devant un arbre, les ongles enfoncés dans l'écorce afin de supporter les soins sans rien dire et regardant pardessus mon épaule j'ai repensé aux parties de pêche avec Papa, avec comme appât des asticots... Et je n'ai jamais retouché aux asticots depuis ce jour-là. »

CHRONIQUE DES LIVRES

Il y a cinquante ans, les uns revenaient, les autres ne revenaient pas. On n'en finissait pas de découvrir l'horreur. Aujourd'hui, la révélation de ce que fut cet abîme continue de torturer les consciences : parutions nouvelles, rééditions de récits anciens, études sur la déportation, l'année 1995 aura été riche en évocations de cette sombre époque. Nous avons retenu pour vous cinq ouvrages. Nous commencerons par celui qui évoque l'une des nôtres qui n'est pas revenue, Irma Jouenne.

Sa fille, Denise Rey-Jouenne, animée d'une piété filiale exemplaire, a réussi, à force de patience et de recherches méticuleuses, à retracer la destinée douloureuse de sa mère avec l'aide d'un ami écrivain, Jacques Marzac. *Disparue à Ravensbrück* (1), tel est le titre du livre, illustré de photos et de reproductions de documents.

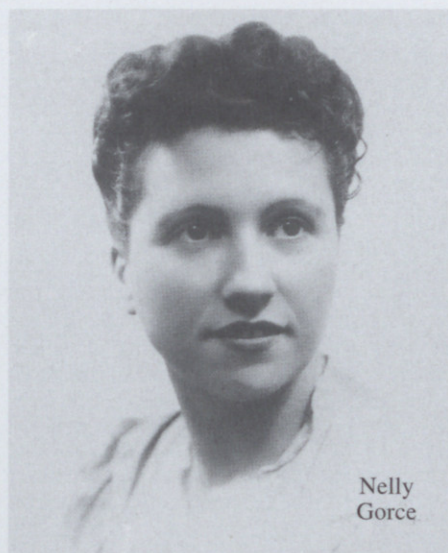


Irma Jouenne

Jusqu'à son arrestation en 1943, Irma Jouenne était directrice d'école près de Poitiers. Droite et patriote à l'extrême, ne connaissant que son devoir, elle fit ce qu'il fallait pour être finalement arrêtée. Déportée avec les 27000, elle se lia spécialement avec des Poitevines, comme c'était naturel et c'est grâce à celles qui sont revenues et qui avaient entouré Irma Jouenne jusqu'au bout que

Denise Rey a pu reconstituer presque semaine après semaine le lent dépérissement de sa mère. On voit la détermination et la philosophie souriante des premières semaines peu à peu rongées par la maladie, la souffrance physique, l'extrême misère : « On voyait ses grands yeux s'agrandir, puis sa figure fatiguée s'amincir, et c'était d'heure en heure qu'elle avait des syncopes terribles », écrit une de ses camarades. Et pourtant Irma Jouenne ne capitulait pas. Elle retrouva un moment assez de force pour entourer de son affection une nouvelle arrivante de Poitiers, Suzanne Brouste, de quinze ans sa cadette. Celle-ci assista impuissante à l'aggravation de l'état de Mme Jouenne qui finit par être gagnée par le fatal œdème de la carence. A la fin de janvier 1945, elles furent séparées lors de la première grande sélection pour le Jugendlager, et avant le 9 février Irma Jouenne n'était plus. Un des intérêts de ce beau livre, c'est qu'il montre dans le détail comment le régime des camps de concentration pouvait venir à bout des femmes les plus solides.

Nelly Gorce, de Saint-Etienne, semble avoir écrit ses souvenirs dès son retour de Ravensbrück, tant ils sont brûlants et précis. Mais elle s'est toujours opposée à ce qu'ils fussent publiés de son vivant. Voilà vingt ans qu'elle est morte et c'est seulement maintenant que paraît son *Journal de Ravensbrück* (2). Elles étaient cinq jeunes camarades décidées à ne pas se quitter, elles ne sont revenues qu'à deux. Nelly Gorce a utilisé toute son énergie à éviter d'être prise pour une usine de guerre. Au prix de mille ruses et d'un courage toujours renaissant, elle réussit à se maintenir à Ravensbrück jusqu'au bout, en cherchant constamment à se faire embaucher comme « Zimmerdienst » (ménage des Blocks). Elle est souvent en butte aux tracasseries, aux jalousies, aux méchancetés de nombreuses compagnes, ce dont elle se console en conservant des amies solides et en rencontrant des personnalités attachantes. Elle cherche à connaître ce qui se passe dans le camp et on constate qu'elle fut une bonne observatrice. A la fin, elle va traverser avec terreur sélections sur sélections. Elle est



Nelly Gorce

prise, puis sauvée par une Polonaise. Elle voit disparaître ses amies. Elle a noté tout ce qu'elle a pu apprendre de chaque journée de la sinistre Semaine Sainte. Ce livre relate d'innombrables faits, graves, moins graves ou burlesques. Nelly Gorce a su évoquer avec talent l'un des points sur lesquels les jeunes nous interrogent presque toujours : la vie quotidienne dans un camp de concentration.

Le titre qu'a choisi Lise London pour évoquer ses souvenirs nous surprend : *La mégère de la rue Daguerre* ! (3). Elle aurait été baptisée ainsi par de Brinon, représentant de Vichy auprès des Allemands, après l'affaire de la rue Daguerre où elle fut arrêtée. En 1942, en effet, un mode d'action préconisé par le parti communiste consistait à faire organiser par des militantes, dans les marchés, des manifestations-éclair contre les restrictions et le maintien des prisonniers de guerre en Allemagne. Ces manifestations pouvaient coûter fort cher. Dans l'affaire de la rue de Buci, deux militants communistes furent fusillés. Rue Daguerre, c'est Lise qui prononçait la harangue. Elle fut repérée. Lise « travaillait » aussi avec des membres importants du parti communiste comme Danielle Casanova. Les rendez-vous incessants à Paris et en banlieue dénotent une activité intense, pleine de péripéties, de drames, et aussi de dévouement et d'entraide fraternelle. Il ne faut pas chercher dans ce livre d'explication rationnelle des tours et détours de la politique du parti communiste qui furent, après la guerre, si tragiques pour Arthur et Lise London (voir le livre et le film *L'Aveu*). Il suffit de se laisser entraîner à la suite de Lise, dans sa vie passionnée de militante, de résistante, d'amoureuse et de mère, car elle a accouché d'un deuxième enfant en prison avant de partir pour Ravensbrück. En Allemagne on la voit faire partie d'un groupe de solidarité qui est allé jusqu'à prendre en charge une camarade qui avait perdu l'esprit. La précision et la quantité des souvenirs de Lise London sont extraordinaires. Les innombrables portraits qu'elle fait des uns et des autres, à commencer par celui de son père, Federico Ricol d'origine espagnole, sont saisissants. Sa passion pour la France et pour les idées qui nous

(Lise London, suite)

sont chères à toutes, son aversion viscérale pour l'antisémitisme, son art de conteuse, tout cela fait qu'on lit son livre tout d'une traite.

J'ai laissé pour la fin le beau livre de Paul Tillard, à cause de sa qualité littéraire. Paul Tillard était déjà écrivain lorsqu'il a été déporté à Mauthausen, et son *Pain des temps maudits* qui est réédité cette année chez Juliard avait déjà paru en 1965. (Son chef d'œuvre est sans doute *Le Montreur de marionnettes*, histoire d'une famille pauvre de Shanghai à travers les dictatures successives de Chine, réédité en 1990 et déjà épuisé). Dans *Le pain des temps maudits* (4), Paul Tillard a choisi de décrire quelques situations extrêmes vécues dans un camp particulièrement cruel. Le récit s'articule autour de son propre drame : une fracture du crâne causée par un coup de schlague et la cécité qui s'ensuivit. Au *Revier*, il voit le pire et le meilleur. Le moindre geste d'humanité, tout au long de sa captivité, laisse en lui un sillon de lumière et il fait sien ce mot d'Albert Camus dans *La Peste* : « On apprend, au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser ».

Anise Postel-Vinay

(1) Jacques Marzac et Denise Rey-Jouenne, *Irma Jouenne - disparue à Ravensbrück*. Ed. N.C., 1995, 142 p., 115 F. Futuropolis 2, B.P. 169, 86960 Futuroscope, Cedex.

(2) Nelly Gorce, *Journal de Ravensbrück*. Ed. Actes Sud, 1995, 186 p., 98 F.

(3) Lise London, *La mégère de la rue Daguerre*. Ed. du Seuil, 1995, 402 p., 145 F.

(4) Paul Tillard, *Le pain des temps maudits*. Ed. Juliard, 1995, 213 p., 99 F.

BIBLIOGRAPHIE

La prochain numéro de « Voix et Visages » vous présentera les deux anthologies de poèmes et les importants recueils de témoignages auxquels ont participé plusieurs de nos camarades :

La leçon des ténèbres. Résistants et Déportés. FNDIR-UNADIF, Ed. Plon.

Ces voix toujours présentes. Anthologie de la poésie concentrationnaire européenne. FNDIRP-Presse et Presses Universitaires de Reims.

La déportation.

Le grand livre des témoins. FNDIRP Presse.

Les pierres de la mémoire. Albert Oriol-Maloire, Ed. Martelle.

Anthologie des poèmes de Buchenwald. André Verdet, Ed. Tiresias et Association Française Buchenwald-Dora.

Memorial des Français et des Françaises déportés au camp de concentration de Neuengamme et de ses kommandos. Amicale de Neuengamme.

Passant souviens-toi ! Les lieux du souvenir de la Seconde guerre mondiale en France, Serge Barcellini, Annette Wieviorka, Ed. Plon.

Le livre de la déportation. Marcel Ruby, Ed. Robert Laffont.

Recherches

Thérèse Dumont (L'Adroit, 04300 Dauphin. Tél. : 92.79.52.63)

recherche :

Jeanne Legrand, qui a habité à Kingersheim (Haut-Rhin), déportée à Bergen-Belsen ;

Louise Xhayet, qui a habité à Eupen (Belgique), internée à Aix-la-Chapelle en 1942.

L'une et l'autre ont connu Blanche LeFebvre, épouse Paugam (NN), condamnée à mort le 17 septembre 1940.

M. Hubert Sainte-Beuve, (Castillon, 14490 Balleroy), cherche à rencontrer d'anciennes déportées ayant connu sa mère, NN, ayant fait partie du convoi vers Mauthausen puis sélectionnée et envoyée à Bergen-Belsen où elle est décédée.

Une étudiante de Berlin recherche pour ses travaux d'histoire des témoignages d'Aïe-mandes ayant participé à la Résistance française. Téléphoner à Mme Dumont :

92.79.52.63 (Urgent).

Appel

Pour les tenir au courant de ses démarches sur la béatification d'**Elise Rivet** - en religion Mère Elisabeth de l'Eucharistie - et recueillir, le cas échéant, leur témoignage même si elles ont simplement entendu parler d'elle,

Monseigneur Maurice Delorme,
3, rue Tramassac, 69005 Lyon

recherche des Françaises survivantes de Ravensbrück. Lui écrire ou téléphoner au 78.92.96.33.

Calendrier...

Rectifions la date du lundi de Pâques 1945 : 1^{er} avril - et non 23 avril comme mentionné par erreur dans « le Retour » de Monique Nosley, V.V., n° 245, p. 3.

*Lorsque vint l'heure du retour,
Le temps, privé de tout ancrage
Était une mer sans rivage
La nuit se confondait au jour
[...]*

Ces quelques vers de Violette Maurice annoncent la réédition d'un choix de ses poèmes sous le titre de *Racines* (Ed. La Bartavelle, 158 pages, 80 F, 39, rue Jean-Jaurès, 42190 Charlieu).

Nous connaissons bien les diverses publications poétiques de Violette Maurice, mais il peut être agréable à certaines de relire, dans une jolie édition, quelques poèmes dont elle a fait elle-même le choix. Chacun contient, en dépit de tout, « un petit coin de ciel », au fil de l'enfance, de l'adolescence et de la jeunesse combative, puis captive. Viennent ensuite le retour - si étrange - et enfin le renouveau. Longue vie un peu mélancolique, mais toujours soutenue, entraînée par la fraternité toujours présente des morts.

A. P.-V.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCE

Yonna Verschueren, fille de Philippe et petite-fille de Thérèse Verschueren (27000), Beauvais, le 5 mai 1995.

MARIAGE

Pascale Mayeur, petite-fille de Marie-José Chombart-de-Lauwe (21706), Antony, avec Augustin de Cagny, le 7 juillet 1995.

DÉCÈS

Nous avons le vif regret de vous informer du décès de nos camarades :

Simone Hérail (internée), le 3 mai 1995 à Narbonne ;

Eugénie Press, Paris, juin 1995 ;

Gisèle Caubrière (27355), Neuilly-sur-Seine, juillet 1995 ;

Madeleine Caze (27869), Gargenville, le 10 août 1995 ;

Gabrielle Delanette, Limoges, le 21 août 1995 ;

Jane Sivadon, Le Mas d'Azil, le 31 août 1995 ;

Mlle Lach, Paris, août 1995 ;

Nathalie Lécullier-Laloy, Opio, le 13 septembre 1995 ;

Emma Douay, Soissons, le 22 septembre 1995.

Maria Roquère a perdu son mari, décédé à Saint-André en juin 1995 ;

Thérèse Verschueren (27000), Beauvais, a perdu son mari le 7 septembre 1995.

Une messe à la mémoire de la nièce de Germaine Tillion, Christine Sabeau-Jouanet décédée accidentellement, a été célébrée le mardi 26 septembre 1995, à Paris, en l'Eglise Sainte-Rosalie.

DÉCORATIONS

Noëlla Rouget (27240), Genève, a été élevée au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur.

Ont été promues Officier de la Légion d'Honneur :

Andrée Astier (27333), Hérault ;

Colette Desbrosses (35530), Paray-le-Monial ;

Lise Graf, Paris.

Sont nommées Chevalier de la Légion d'Honneur :

Marcelle Baron (27584), La Baule ;

Eliane Garreau (27472), Issy-lès-Moulineaux ;

Marie Michel, Loire-Atlantique.

Simone Fardeau, Ile-et-Vilaine, a été décorée de la Médaille Militaire.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement

à la Commission paritaire : 31 739

Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N° 1547